

Jean-Luc Nancy

Posséder la vérité dans une âme et un corps

« ... et il me sera loisible de *posséder la vérité dans une âme et un corps.* »

Qui parle ? Qui finit ainsi de parler ? C'est Arthur Rimbaud, on le sait, à la dernière ligne de *Une saison en enfer*. Rimbaud écrit cette phrase, il souligne ses derniers mots. Après quoi, il ne lui reste plus qu'à inscrire, un peu plus bas, « avril-août 1873 » pour avoir fini d'écrire, pour en avoir fini avec la poésie.

C'est du moins à cette version que je me tiendrai, insoucieux des problèmes de datation, et sans vouloir savoir si certains textes des *Illuminations* ne sont pas postérieurs à ces derniers mots. Car c'est avec ces mots que Rimbaud dit « adieu » à Rimbaud. Ce dernier morceau de la *Saison* est intitulé *Adieu*. Dire adieu, c'est dire la séparation irréversible, irrévocable. Il faut, comme le dit un peu plus haut le même texte, « tenir le pas gagné ». Ce *pas* est celui de l'adieu. Lorsqu'il est gagné, il n'y a pas à revenir. Il n'y a qu'à tenir, et s'y tenir. Juste un pas, pas plus qu'un pas, mais ce pas complet, accompli, sans retour.

Je voudrais seulement me tenir là, sur cette limite. On ne peut pas faire moins avec Rimbaud, et sans doute ne peut-on faire moins, ni autre chose, avec la poésie. Le *pas de poésie* que Rimbaud a gagné pour nous, jusqu'à nous, est irrévocable. Comment est-il gagné ? Comment est-il tenu ? Quelle est sa vérité, c'est-à-dire plus précisément, comme les derniers mots nous invitent à le demander, pourquoi et comment le pas de poésie donnera-t-il accès à la vérité ? Et dans quel avenir, s'il n'y a plus rien d'autre à faire que de tenir le pas gagné ?

*

Dans le même texte — *Adieu* — l'exigence de tenir le pas gagné répond aussi à cet impératif : « Il faut être absolument moderne. » Être moderne, et surtout l'être absolument, ce n'est certes pas être à la mode, et ce n'est pas non plus se poster à l'avant-garde pour y prévoir et y frayer les lendemains, qu'ils doivent être à leur tour « modernes » ou « post-modernes ». « Être absolument moderne » consiste à « tenir le pas gagné ». C'est-à-dire, à se tenir sur la limite où le temps vient, et ne fait que *venir*.

Le temps, ici, ne passe plus. Il n'est que la tension de sa venue, sur cette limite où quelque chose *va* venir, et par conséquent n'est venu en aucune façon. C'est une imminence, mais que la tension ici tenue, soutenue, retient indéfiniment dans sa venue. Moderne est le temps *en avant* de tout temps, passé, présent, ou qui passe et qui se précéderait dans son passage. (Est-ce en ce sens que Rimbaud écrivait à Démény : « la poésie *sera en avant* » ?) C'est le temps, le moment ou le lieu de l'*avant* qui seulement s'expose à l'*à venir*, mais qui lui-même ne s'y avance pas.

Sur cette limite, dans cette tension, on parle au futur : « il me sera loisible de posséder la vérité ». Rien ne parle ici d'une vérité du futur, ni d'une vérité au futur, et qu'il serait loisible de s'approprier par anticipation dans le présent. Le futur vient de là où il n'y a pas encore de temps. Il parle depuis ce lieu privé de temps, qui n'est pas un lieu, et d'où rien ne peut nous parvenir, car tout, de là, est à venir. Et singulièrement, la vérité.

Rien ne peut nous être transmis ou communiqué du futur. Ce que *veut dire* ce qui est dit au futur, et ce qui est dit du futur, ne peut pas avoir *déjà* une signification. Cela est dit, et cela nous est dit depuis une absence de lieu d'où rien ne peut nous être dit. (C'est peut-être ce qu'ailleurs, il arrive à Rimbaud de nommer « l'éternité ».) Tenir le pas gagné, le pas de poésie, c'est d'abord se tenir exposé à la vérité dont il n'y a pas de vérité présente, présentable. Mais ainsi, elle est présentée : il me *sera* loisible de la posséder.

« Rimbaud » est le nom qui présente ceci : ce qui fait face au futur éternel de la vérité. Celui qui le voit venir. Celui qui ne voit que ceci : qu'il le voit venir (« il me sera loisible... »), et qu'il ne voit pas cela qui vient (« la vérité »). Le pas de poésie : entrer les yeux ouverts dans l'absence de regard. Dire adieu, au futur. Dire adieu au futur. Présent de cet adieu : *pas* de poésie.

Il faut, pour cela, ne pas transformer le « temps futur » de la langue en un temps réel anticipé, déjà connu là où il est inconnu, prophétisé. La « prophétie » ainsi comprise est une vision de l'avenir. Or c'est à la *vision*, à toute espèce de vision ou de voyance, que la *Saison* dit adieu. Rimbaud l'a écrit plus haut dans le texte : il est à présent « plus riche » que ne le sont « poètes et visionnaires ». Rimbaud est celui qui finit par écrire sans y voir. Ce qui est, enfin, écrire — et tenir le pas de poésie.

Pas de vision, donc, et pas de message de l'avenir : nous ne pouvons pas savoir ce que veut dire « posséder la vérité dans une âme et un corps », et c'est pourtant ce qu'il nous faut savoir, pour être absolument modernes. Il nous faut savoir ce que veut dire ce qui vient à partir de l'absence de dire, de l'absence de vision et de l'absence de poésie. Avoir le mot des derniers mots.

Ce qui s'ouvre ici, c'est l'histoire d'après la poésie, c'est l'histoire de ce qui vient à la poésie après la poésie. Et sans doute, cette histoire n'aura plus un « sens de l'histoire », ainsi que la philosophie le pensait à l'époque de Rimbaud (et cette philosophie avait, peut-être, été la sienne, lorsqu'il avait nommé le poète « multiplicateur de progrès »). Un tel « sens » de l'histoire annule l'histoire dans sa prévision. Ce qui vient ne peut avoir ce sens. Cela peut seulement avoir le sens d'être à venir, et de venir. C'est-à-dire, le sens de la vérité *en avant*, ou le sens de la vérité en tant que cela qui précède. Rimbaud a su que la vérité n'est rien qu'il faudrait attendre de l'avenir, et qu'elle est au contraire ceci : d'être exposé à la venue de l'à venir.

Les derniers mots disent d'abord cela, et cela est une histoire, c'est notre histoire, c'est à nous qu'elle ne cesse pas d'arriver. Nous devons encore être absolument modernes.

*

Tenons pour *pas gagné* que l'adieu est dit à la poésie, et que le futur doit nécessairement, qu'il doit essentiellement venir de là où la poésie, dès ici, dès mainte-

nant, aura été abandonnée. Rien à voir, rien à « visionner », et rien à écrire donc : mais cela, jusqu'au bout, jusqu'aux derniers mots.

On sait bien que ce n'est rien dire de nouveau que de dire que Rimbaud rompt avec la poésie. Mais cela même, il ne faut pas le poétiser. Il faut tenir, avec Rimbaud, et comme le pas gagné, ce pari sans doute aussi intenable que nécessaire : *mettre fin à la poésie dans les derniers mots qui sont encore ceux de la poésie*. Il faut donc y insister : pas plus qu'il ne convient de chercher, comme on l'a fait si souvent, dans le Rimbaud aventurier ou négociant le double fiévreux ou sordide du poète, pas plus il ne faut chercher à capter dans la poésie ce qui lui met fin, à faire revenir ou refluer en elle le moment de son interruption. Et pourtant, ce moment lui-même ne doit pas être effacé de l'écriture à laquelle il appartient. « Posséder la vérité dans une âme et un corps », ce sont les derniers mots de la poésie, et c'est dans cet achèvement, c'est *comme* cet achèvement lui-même que nous devons les lire.

La vérité : l'effacement qui ne doit pas être effacé, et qu'il faut lire à venir.

Sans doute, la poésie s'achève toujours, et il est de son essence de s'achever. Rimbaud, peut-être, ne dit rien d'autre. Le poème, dans sa « singularité ressermée », selon l'expression de Blanchot, se clôt toujours et ne fait que se clore. Toujours, par conséquent, il ouvre sur un silence. Mais ce silence, on le comprend toujours comme l'accomplissement et comme l'assomption de la parole poétique, comme la vibration infiniment tenue de ses harmoniques. (Et de fait, le poète des *Illuminations* écrivait : « Je suis maître du silence. ») Ainsi fait-on, en particulier, du silence exemplaire et si troublant, si lourd, de Rimbaud après 1873. Mais l'abandon de l'œuvre, la rupture de l'adieu, ne sont pas la même chose que l'entrée souveraine dans un silence qui se propose encore lui-même comme une retenue et comme une possibilité de la parole (voire comme sa plus haute possibilité, ainsi que le veut Heidegger par exemple). Bataille lui-même a pu écrire, comme un poème, ceci :

*« L'alcool
de la poésie
est le silence
défunt. »*

Mais ici, précisément, Rimbaud renonce à toute ivresse. Et au silence. Et à toute dialectique d'un « silence défunt ». Le futur : « il me sera loisible... » parle depuis nul lieu de parole, mais il ne profère pas un silence. Pour le dire très simplement, mais de manière moins triviale qu'il n'y paraîtra peut-être, il n'y a aucun *soupir* dans ces derniers mots.

Les derniers mots, ici, n'enchaînent pas sur le silence. Ce qui enchaîne est toujours, d'une manière ou d'une autre, discours. Il n'y a pas ici de discours de la poésie. Au contraire, il est coupé court à tout discours de, et dans, et par la poésie. C'est la poésie interrompue, même pas achevée. Même pas expirée, et impossible à embaumer. « Dans une âme et un corps », cela ressemble, à s'y méprendre, à une formule pour l'outre-tombe, et pourtant, il n'y a rien de tel ici. Ni mort, ni résurrection, et rien que la vérité de l'adieu.

*

Rimbaud écrit : « Point de cantiques : tenir le pas gagné. » « Point de cantiques », c'est-à-dire point de religion, bien entendu, mais aussi, et en même temps : point de chants. Point de chant religieux, point de religion du chant. L'art finit avec la religion, c'est-à-dire qu'il finit (comme pour Hegel, peut-être) avec son service religieux. Il finit avec le service, ou avec l'office de présenter ou de représenter la vérité. La religion est une présentation de la vérité : elle la donne à voir, à sentir et à partager. Cela va jusqu'aux « élans mystiques », dont Rimbaud ne veut plus (dans un brouillon de la *Saison*). On y partage les « pouvoirs surnaturels » qui sont ici, dans *Adieu*, déclarés illusoires. Ce qui est illusoire, ce n'est pas le « pouvoir » comme tel : pas un instant, Rimbaud n'a nié la puissance de la magie poétique, ni de l'« alchimie du verbe ». Mais c'est bien parce que ce pouvoir existe, c'est bien parce qu'il est possible de croire à la poésie et de poétiser toute croyance, qu'il faut rompre avec les effets de ce pouvoir, avec le surnaturel illusoire. C'est-à-dire qu'il faut rompre avec ce trafic d'une présence absente et dont la vérité se laisserait prendre dans les liens sublimes du chant. Si « l'art est une sottise », comme le dit encore un brouillon, c'est parce qu'il se livre à ce trafic, à cette manipulation.

La vérité possédée dans une âme et un corps ne sera donc pas cette vérité que le poète atteint par mystère et présente, ou représente, à la vision — « nouvelles fleurs, nouveaux astres, nouvelles chairs, nouvelles langues » à quoi il est dit ici adieu. Cette vérité, nous ne savons pas ce qu'elle est dans son à venir, ce qu'elle sera, mais nous savons qu'en aucune façon elle ne sera cette vérité poétique du « nouveau » par quoi toute vérité, pour nous, semble devoir se signaler. La nouveauté, le surgissement de l'inédit et la transfiguration des choses reçues forment toujours, pour nous, la poésie propre de toute vérité, scientifique, religieuse, politique ou métaphysique. C'est à la poésie, et à la *poïesis*, de la vérité qu'il est dit adieu.

Mais nous savons aussi que ce n'est pas une poésie qui est jouée contre une autre. La poésie est tout entière en jeu, et toute vérité de toute poésie. « *Plus de mots* », a écrit Rimbaud dans la *Saison*, en soulignant aussi ces mots. Ce sont bien les derniers mots de la poésie, et il n'y en aura plus d'autres. A partir de là, au contraire, s'ouvrent jusqu'à nous la possibilité, et la nécessité, de ce que Bataille nommera « la haine de la poésie », et Artaud « révolte contre la poésie ». Bataille écrira, par exemple : « Le délire poétique a sa place dans la nature. Il la justifie, accepte de l'embellir. Le refus appartient à la conscience claire, mesurant ce qui lui arrive. » Ce refus, c'est celui de Rimbaud (auquel, du reste, Bataille pense ici). Et ce qui arrive, c'est la vérité. Artaud écrira : « Il y a dans les formes du Verbe humain je ne sais quelle opération de rapace, quelle autodévoration de rapace où le poète, se bornant à l'objet, se voit mangé par cet objet. » L'objet qui dévore, c'est la « nature embellie » de Bataille, c'est l'effusion de la nouveauté, les « nouvelles fleurs, nouvelles langues » de Rimbaud.

La haine et la révolte ne sont sans doute encore que demi-mesures. Elles comportent leur revers d'amour. Au-delà de Bataille et d'Artaud, au-delà de nous, autre chose peut-être reste à ouvrir. Mais pour le moment, il faut tenir le pas, et dire ceci : « ce qui arrive » à « la conscience claire », c'est la vérité elle-même, la vérité qui ne se laisse ni justifier, ni embellir, mais qui ne s'autodévore pas non plus. C'est la vérité qui refuse et qui défait les embellissements, et peut-être toute esthétique, la vérité qui ruine l'autodévoration et son autosatisfaction. Le nom

de ce qui est refusé, c'est donc bien ce mot, répété dans *Adieu* et dans toute la *Saison* : c'est le « mensonge ». « Enfin, je demanderai pardon pour m'être nourri de mensonge. Et allons. »

*

Mais alors — et allons : n'évitons pas une question, très simple. Si la dénonciation de la poésie en tant que mensonge est le geste le plus constant — répudiation et revendication — de la philosophie, depuis Platon jusqu'à Hegel au moins, faut-il penser que Rimbaud répète ce geste ? Le poète a-t-il fait sien le verdict du philosophe ?

Comment ne pas répondre « oui » ? Dans un premier temps, tout au moins, c'est inévitable. Assurément, Rimbaud rompt avec la poésie — ou bien, il rompt la poésie — d'une rupture philosophique, et peut-être de la rupture philosophique par excellence : celle qui exige la vérité *en personne*, la vérité elle-même et nue, âme et corps, opposée à toutes ses représentations, qu'elle ruine, et à toute la *mimésis*, qu'elle discrédite. Ce qui avait commencé lorsque Platon avait brûlé ses propres poèmes s'accomplit avec Rimbaud : « Eh bien ! je dois enterrer mon imagination et mes souvenirs ! Une belle gloire d'artiste et de conteur emportée ! » (c'est dans *Adieu*, c'est l'adieu même).

Ici encore, il faut être sans concessions, de même qu'il ne faut pas « poétiser » l'entrée de Rimbaud dans la vie sans poésie, de même, et de manière, en somme, symétrique, il ne faut refuser aucun des indices qui prouvent que Rimbaud reproduit, pour son compte, l'exclusion philosophique de la poésie.

Par exemple, et pour rester dans *Adieu* : « nous sommes engagés à la recherche de la clarté divine ». Il n'y a pas une lecture, il n'y a pas une interprétation qui pourra exempter ces mots de leur charge métaphysique la plus lourde et la plus constante. Et cela, aussi longtemps qu'il sera question d'interpréter cette écriture, et de déchiffrer le sens ou les sens de ce qu'on ne peut pas ne pas tenir, en dépit et/ou en raison de la « poésie » même, pour un discours doué de sens. Si on vient nous dire que c'est là, pourtant, « seulement de la poésie », il faudra bien répondre que cette poésie pourrait bien n'être pas autre chose que le désir accompli de la philosophie. Car celle-ci, dès Platon, n'a jamais voulu autre chose que se constituer comme la *vraie* poésie, la poésie sans mensonge du vrai, de la clarté divine, et du même coup la vérité de la poésie, de toute poésie. (Pour finir, le nom de « Platon » ne nomme rien d'autre que cela même.)

A ce compte, « posséder la vérité dans une âme et un corps », ces derniers mots de la poésie, composent les premiers mots du poème philosophique : ils disent l'appropriation en totalité de la vérité, son appropriation subjective et objective, s'élevant par conséquent au-delà de cette distinction elle-même, dans l'absolue présence à soi de la vérité. « La pensée — dit Hegel pour l'opposer à la poésie —, alors même qu'elle appréhende les choses réelles dans leur particularité essentielle et dans leur existence réelle, n'en élève pas moins ce particulier jusqu'à l'élément général et idéal, dans lequel seule la pensée est auprès d'elle-même. »

Peut-on traduire, peut-on interpréter Rimbaud dans Hegel ? Sans doute. Cela est même indispensable. Et cela est indispensable parce que l'un et l'autre ont bien, et ont nécessairement, le même *concept* de la poésie (dans la mesure où il s'agit

d'en avoir un concept — et comment faire autrement ?). A savoir, le concept d'une représentation incomparablement riche et sensible de la vérité, mais dont toute la richesse défaille malgré tout dans la pure identité de la pensée à laquelle finalement elle tend comme à sa vérité, et comme à *la* vérité. Cette défaillance ne représente pas forcément un « mensonge » de la poésie, mais elle représente en tout cas ceci : la pensée recueille et sublime en elle-même la belle présentation de la poésie. Plus encore : la poésie se recueille et se sublime en sa vérité (de) pensée. (Que pour Hegel lui-même, et en dernière lecture, les choses ne soient pas aussi simples, c'est une autre affaire, dont je ne m'occupe pas ici.) Peu importe que certains, comme Rimbaud lui-même, après les Romantiques et en somme d'après eux, aient nommé « poésie » cette identité de la pensée et dans la pensée : mais c'est le même concept, ou c'est la même idée du Vrai. Il suffit de relire ce qu'a de proprement philosophique, de spéculatif en un sens platonicien/hégélien, la fameuse « lettre du voyant » : « La première étude de l'homme qui veut être poète est sa propre connaissance, entière : il cherche son âme, il l'inspecte, il la tente, il l'apprend (...) il épuise en lui tous les poisons, pour n'en garder que la quintessence (...) il devient (...) le suprême Savant. »

*

Mais c'est précisément à la « Science » du « voyant » que la *Saison* dit « adieu ». Et tout autant, à la vision d'un Savoir.

Et ce qui dit adieu à ce savoir et à sa vision, c'est, identiquement, ce qui dit adieu à la poésie. Dans l'adieu, la poésie n'est pas relevée, sublimée, en une plus haute vérité philosophique. La poésie n'y devient pas plus vraie : elle est posée, laissée, abandonnée sur ce bord, sur cette limite, à partir d'où une possession future de la vérité est seulement nommée, presque brutalement seulement nommée, en tant que l'à venir insaisissable, imprévisible, insignifiable, des derniers mots de poésie.

Rimbaud n'abandonne pas ici la poésie pour ouvrir au-delà d'elle la voie pure de la philosophie comme la vérité revenant en soi de la poésie. C'est au contraire cela même qu'il refuse, alors même que, dans ces quelques mots, le refus se fait indiscernable de son contraire. Discernable cependant, car — ce sont les derniers mots. Ce qui est refusé, c'est la philosophie, la vision du vrai, que la lettre appelait « poésie ». C'est la poésie selon la philosophie : c'est-à-dire, la poésie qui se pense et qui se poétise elle-même comme la présentation du vrai, comme la vraie présentation du vrai.

Mais cela ne constitue pas une espèce particulière de poésie. C'est toute l'idée et c'est toute idée possible, sans doute, de la *poésie* qui est mise en jeu ici. C'est tout ce qu'il en est de la poésie tant que nous avons une *idée* de celle-ci, et fût-elle opposée à une idée de la philosophie : car dans cette opposition, *qui ne procède que de la philosophie*, l'une et l'autre sont complices de la même volonté de présenter la vérité, du même trafic de la vérité, et donc du même mensonge. La poésie est mise en jeu ici dans toute la mesure où il y a, où il peut y avoir un « concept », et un « genre », et un « sens » de « la poésie ». Et même, tant qu'il y a ce mot de « poésie ». Celui qui écrit la *Saison* n'est pas poète : il dit qu'il est « mille fois plus riche » que « poètes et visionnaires ».

Or s'il n'y a plus ni concept, ni genre, ni sens, ni nom de poésie, ni poète pour la faire, que pourra-t-il bien rester ? — *Adieu...*

En effet, il ne restera rien, à partir de ce futur dont parle, mais, surtout, d'où parle la fin de la *Saison*. Ce sont bien les derniers mots de la poésie, et dans ces derniers mots, à travers eux, par eux et malgré eux, « poésie » déjà n'a plus de sens. Tout le sens est jeté, avec tous les mots (*Plus de mots!*), à la face indiscernable de ce qui vient après la poésie. La *Saison*, ou : comment jeter le sens au lendemain du sens. « *C'est la veille (...) Et à l'aurore (...) nous entrerons aux splendides villes.* » La nuit qu'il faut passer est une nuit où rien ne sera gardé, d'où rien ne sera gardé. La poésie : après.

Ce n'est pas une dialectique, et ce passage au futur, qui ne passe pas mais qui se tient ici et qui se garde à venir (qui se laisse à venir), n'est pas un passage à un autre sens, dans un autre mot, le sens et le mot de « pensée » ou de « philosophie ». C'est *en tant que philosophie* que la poésie s'abandonne, et qu'elle s'abandonne *en tant que poésie*. Au-delà (mais ce n'est pas *un* au-delà), il s'agira de tout autre chose. Au-delà, la « conscience claire » se tiendra — « pas gagné » — devant « ce qui lui arrive ». Quoi ? — quelque chose, en tout cas, qui arrive de plus loin que d'aucun sens assignable par philosophie et par poésie.

*

Rimbaud l'indique lui-même : il dit aussi adieu à la philosophie, et la philosophie est dénoncée, de manière symétrique, en tant que poésie. « Les philosophes : le monde n'a pas d'âge. L'humanité se déplace simplement. Vous êtes en Occident, mais libre d'habiter dans votre Orient, quelque ancien qu'il vous le faille — et d'y habiter bien. Ne soyez pas un vaincu. Philosophes, vous êtes de votre Occident ! » Ainsi, la philosophie nie l'histoire, elle nie que quoi que ce soit *arrive*. Elle nie, de même, que l'Occident soit une limite, et elle est prête à fournir de l'Orient, à fabriquer, à trafiquer des origines et des puretés où fuir et se réfugier. L'Orient, la poésie même, l'origine de la poésie — Hegel le disait bien. La philosophie se livre au trafic poétique : évasion et vision. Rimbaud referme sèchement sur elle la clôture de son mensonge : « vous êtes de votre Occident ! » Vous êtes du monde de « la vieillesse poétique ».

Plus haut dans la *Saison*, il a déjà écrit ceci : « Oh ! la science ! On a tout repris. Pour le corps et pour l'âme — le viatique — on a la médecine et la philosophie, — les remèdes de bonnes femmes et les chansons populaires arrangés. » Arrangements, accommodements de la niaiserie (et l'« alchimie du verbe », elle aussi, trafiquait des « naïvetés » populaires). Arrangements, c'est-à-dire *visions* du monde. La vision du voyant va avec la vision philosophique, qui est elle-même comme une médecine, un « remède de bonne femme », lui aussi « arrangé », pour faire que ça marche à peu près, pour faire croire que ça marche.

« Viatique » : provision pour le voyage, pour le passage, de l'âme au corps, et — saint viatique — du corps à l'âme, vie surnaturelle, hallucinée, vérité poétique. La guérison au prix de l'aveuglement. Mais l'*Adieu* dit tout autre chose : il ouvre les yeux pour ce qui n'est plus vision, il nomme ces « millions d'âmes et de corps morts *et qui seront jugés.* » Au plus près de la vérité poético-philosophique, dans sa version théologique, c'est le jugement de cette vérité elle-même qui est

annoncé. Le jugement dernier est ici, là où cesse le trafic des médiations, des visions, des arrangements. Le futur est l'exposition implacable à la vérité des âmes *et* des corps, tels qu'ils sont ici, séparés, dispersés, sans médiation.

Dans l'adieu, il ne s'agit plus de passer ailleurs. « Je suis rendu au sol, avec un devoir à chercher, et la réalité rugueuse à étreindre (...) Dure nuit ! le sang séché fume sur ma face, et je n'ai rien derrière moi... » — et je n'ai rien « devant moi », que le même sol. Le « pas gagné » ne pose sur aucun nouveau rivage. Il reste plutôt sur place. Car la vérité, aussi bien, est toute proche, « la vérité qui peut-être nous entoure avec ses anges pleurant ».

Les anges de la vérité pleurent, parce que le jugement est dur. « Oui, l'heure nouvelle est au moins très-sévère. (...) mais la vision de la justice est le plaisir de Dieu seul. » Le jugement est dur, dur comme la nuit, parce qu'il prononce ceci, et rien d'autre : que la vérité nous entoure, qu'elle est ici, et non ailleurs, que son futur est sa venue ici même. Mais ici n'est pas la poésie. La vérité est là, mais elle ne relève pas d'une vision, ni d'une alchimie. Et elle n'est donc pas invisible, non plus (l'invisible relève en réalité d'une vision plus haute : l'invisible est toujours la chose de la poésie, de la philosophie). La vérité est là, à même les mots qui la disent à venir, à même l'à venir des mots, mais ces mots sont les derniers, rendus au sol. Et ils disent qu'il s'agit, qu'il s'agira, non de voir, mais de *posséder* la vérité. « Posséder la vérité dans une âme et un corps. »

Les derniers mots attendent encore leur dû. Ils attendent que nous leur donnions encore le sens dont ils ont besoin, en tant que mots, et qui pourtant ne peut plus faire sens pour une nouvelle vision, ni pour une nouvelle science. Ils attendent leur dernier sens de mots, sur la limite de tous les mots de la poésie et de la philosophie. « Ame » et « corps » : comment mieux rassembler, articuler, chanter, mais aussi annuler tous les mots de la philosophie, de la poésie ?

*

Il était dit, plus haut, que la philosophie est pour l'âme. Quand on est dans la philosophie, on est sur le registre de la dualité de l'âme et du corps. Les derniers mots sont : « une âme et un corps ». Ils exposent cette dualité. Mais ce qu'ils font ainsi à cette dualité — ce qu'ils lui *font*, en tant que derniers mots, plutôt que ce qu'ils *disent* —, c'est une extrême violence. En étant ces mots eux-mêmes, lourds d'une telle charge métaphysique et poétique (il faut dire : lourds de *la* charge métaphysique/poétique), jetés à la fin, offerts au futur, venant du futur, ces mots font violence au système de leur dualité. « Dans une âme et un corps », cela nie qu'il y ait pure extériorité de l'une et de l'autre. Cela dit qu'il faut l'une et l'autre, et qu'à cette condition seulement la vérité sera possédée. Mais en même temps, cela dit aussi bien qu'il y a deux lieux pour cette possession. Cela ne dit ni deux, ni un. Il n'y a pas ici de mot pour ce qui serait l'un *et* l'autre, ou bien, ni l'un, ni l'autre. Cela ne dit pas d'union ni de système des deux. Pas de médiation, pas de système, quel qu'il soit, pas de « systase », pas d'union substantielle, ni d'harmonie préétablie. « *Dans* une âme *et* un corps » : il n'y aura qu'un seul « dedans », qu'une même intimité, mais identique dans sa différence, et comme différence.

« Dans une âme et un corps » : cette expression si simple suspend d'abord —

au bord de la fin, derniers mots avant de ne pas dire, ni savoir, ni chanter ce que sont « âme » et « corps » —, elle suspend les significations de ces deux mots, et de leur « copule ». Elle les tient en suspens en les portant à leur plus grande intensité. Il n'y a pas de mots plus nus pour dire nus l'âme *et* le corps, sans aucune vision ni médiation des deux, et par conséquent, pour les dire en tant que deux termes réunis mais sans rapport. Ils ne se rapportent pas l'un à l'autre comme un contenu à un contenant, ni comme une forme à une matière, ni comme un signifié à un signifiant — ni enfin comme une âme à un corps... Ils ne copulent pas.

Si « âme » et « corps » ne veulent rien dire d'autre, en bonne philosophie et en bonne poésie, que leur rapport (et ce rapport comme rapport de vérité, d'adéquation), alors ces derniers mots ne disent plus ce qu'ils veulent dire. Mais ils sont seulement jetés, plaqués, sur la limite de leur signification — « réalité rugueuse à étreindre ».

Le corps, ici, n'habille pas l'âme (il habille *les os*, dit un texte des *Illuminations*). Le corps n'est pas une enveloppe déchiffrable ou indéchiffrable (déchirable ou indéchirable). Il n'est pas un système des signes de l'âme, ni l'âme à son tour n'est le principe de son animation et de son sens. Sinon, comment posséder la vérité dans l'un *et* l'autre ?

Les mots ne sont pas une enveloppe de la vérité, et la vérité n'est pas l'indicible qui les hante. En ce sens : plus de mots ! Mais la vérité est à posséder ici, dans les mots nus, dans chaque mot *et* chaque mot, au bord des mots, sans plus de mots.

« Une âme et un corps » : c'est chaque fois *un*, chaque fois singulier, et c'est chaque fois *et*, chaque fois relié par une conjonction qui porte avec elle la disjonction. L'un n'est pas le sens ni la vérité de l'autre. L'*UN* n'est pas sens des deux. Mais la vérité est à posséder tour à tour dans chacun, *et* là où l'un et l'autre s'appartiennent en se séparant. Qu'ils se séparent, cela ne renvoie pas à deux « substances » tout d'abord indépendantes. Pas plus que *la* vérité ne peut renvoyer à deux instances rivales de présentation, poésie et philosophie. Car la vérité est une, et seule. La philosophie n'est pas l'âme de la poésie, qui n'en est pas non plus le corps (mais c'est pourtant ce que propose toute idée de la poésie, et de la philosophie). Mais âme *et* corps, c'est l'unité qui s'accomplit en ne se présentant pas, ni par elle-même, ni autrement.

Cela ne se présente pas, et pourtant cela ne cesse pas de venir en présence, cela arrive sans cesse à la « conscience claire ». Il lui arrive que « âme » et « corps » n'ont pas de sens, ni ensemble, ni séparés : mais ensemble *et* séparés, ils font la limite du sens, de tous les sens. Le corps n'est pas l'incarnation : il n'obéit pas ici à ce grand motif de l'onto-théologie de l'Occident, et qui fait aussi son grand motif poétologique, jusque dans l'« alchimie du verbe », et jusqu'à ce « verbe poétique accessible à tous les sens » auquel Rimbaud dit adieu, en disant adieu à toute la « vieillerie poétique ».

Il ne s'agit pas d'incarnation, parce qu'il ne s'agit pas de médiation du « spirituel » par le « sensible ». Mais il y a plutôt une double immédiateté, ou une double « immédiation », et de l'âme, et du corps. C'est pourquoi âmes et corps, en millions de destins identiques et dispersés, *seront jugés*. Alors, « le plaisir de la justice » sera ce plaisir incommensurable à tout plaisir, cette joie d'outre-jouissance, qui vient lorsque justice est rendue à la différence où l'assomption est suspendue, et la vision, et la consommation de l'unité.

Dire « la vérité dans une âme et un corps », c'est répéter — mais en interrompant sa médiation essentielle — le programme entier, poético-philosophique, de l'esthétique et de l'érotique tel qu'il court de Platon jusqu'à nous. Ame et corps ne sont plus le double nom du rapport essentiel de la signification, de l'expression, de la présentation. Mais ils nomment une absence de rapport, ou encore un rapport in-fini.

*

L'âme et le corps : Rimbaud aime ce syntagme, cette association, sa dissociation. Il l'écrit souvent, et ce n'est pas un hasard s'il en fait ses derniers mots. Un texte des *Illuminations* fait entendre ce dont il s'agit : « Notre corps et notre âme créés » (*Matinée d'ivresse*). Corps et âme, c'est l'être-créé comme tel. L'être créé, c'est l'être de la finitude. C'est l'être de cette vie, de cette existence pour laquelle « la vraie vie est absente ». Mais l'expérience de la *Saison* est l'expérience qui mène à ce futur : « Je bénirai la vie. » C'est l'expérience de la reconnaissance de la vérité *dans* la vie finie, que nulle médiation n'accomplit ni ne signifie.

(Cette expérience, cette pensée est la seule qui se poursuive depuis les derniers mots de la poésie jusqu'à la mort de Rimbaud. Il aura passé tout ce temps dans l'épreuve de cette vérité : que la vie ne laisse accéder à aucune vision de sa vérité. Parmi tant de citations possibles de ses lettres, celle-ci : « Enfin notre vie est une misère, une misère sans fin. Pourquoi donc existons-nous ? » « Heureusement que cette vie est la seule, et que cela est évident, puisqu'on ne peut s'imaginer une autre vie avec un ennui plus grand que celle-ci ! » « Ceux qui répètent que la vie est dure devraient venir passer quelque temps par ici, pour apprendre la philosophie. »)

L'âme et le corps, en tant que l'être-créé, qui n'est *que* l'être-créé, ne renvoient pas à une création. Ils renvoient à l'absence de créateur. Il n'y a que du créé. Dans la « lettre du voyant », Rimbaud écrivait : « auteur, créateur, poète, cet homme n'a jamais existé ». A cette époque, il voulait que cet homme existe enfin, créateur, poète, dieu. Mais au moment de l'adieu, il renonce à cette volonté. Le créateur voit l'âme dans le corps qu'il lui façonne, et ainsi, c'est toujours quelque chose de lui-même qu'il voit, et c'est toujours l'identité sublime de sa force créatrice qui se saisit en tant que vérité. C'est la création, c'est la *poiésis* même, c'est le « faire » absolu de l'« œuvre » absolue, qui se voit et qui se conçoit lui-même en vérité — qui est la vérité. Le créé, au contraire, se connaît dans une dépendance, et comme une dépendance qui ne fait rien voir de ce dont elle dépend — ou bien, qui fait voir qu'elle dépend de *rien*. C'est une dépendance errante. « Mais pas une main amie ! et où puiser le secours ? » L'être créé se connaît comme l'ajointement erratique, et opaque, d'une âme et d'un corps qui ne font pas l'un pour l'autre vision, ni sens, mais « réalité rugueuse à êtreindre ».

La vérité finie atteint, comme sa plus haute possibilité, la dissociation de l'âme et du corps, la dislocation de la belle présentation. Mais ce n'est pas la mort — ou ce n'est pas seulement, ni d'abord, la mort. Rien de moins morbide, rien de plus *vif* que le langage, et la langue, de Rimbaud. C'est la vivacité aiguë, et la vigueur (« recevons tous les influx de vigueur et de tendresse réelle ») de cette étrangeté à soi-même que l'existence finie *est* infiniment. Rien ne réduit cette étrangeté, et il n'y a pas de « secrets pour *changer la vie* ». Ni philosophie, ni poésie,

ni cette poésie de la philosophie qui s'est toujours donnée pour vie transfigurée. Plus de transfiguration : « le sang séché fume sur ma face ». C'est le sang de ces mots face à face : âme et corps.

Dès lors, il y a l'adieu, et le futur de son affirmation. La vérité sera ce qu'elle est déjà, à elle-même inconnue, à elle-même toujours à venir, venant toujours : une âme et un corps qui font bien une existence, et « la seule vie », mais qui ne se voient pas l'un l'autre, et qui ne se parlent pas l'un à l'autre. Pas de « mystère » ici, mais une simple évidence offerte, sans médiation, offrant qu'elle est évidence, invisible donc dans la simple visibilité et dans la simple lisibilité de ses mots, âme et corps. Ou encore, comme le dit *Sonnet* (la poésie même...) dans les *Illuminations* : « l'humanité fraternelle et discrète par l'univers, sans images. » Tout l'adieu est déjà là, est encore là.

*

Comment cette vérité sera-t-elle possédée ? Possédée, et non présentée, ni représentée, encore moins mise en images. Imprévisible, si on veut, mais non pas comme un au-delà de présence : au contraire, comme cela qui ne cesse de venir en présence, et qui se laisse posséder dans cette venue, qui se fait posséder dans l'à venir même de sa possession. Elle sera possédée comme une âme et un corps sont possédés dans l'amour. Mais ce n'est pas le même « amour ». Relisons toute la fin d'*Adieu* :

« *Que parlais-je de main amie ! Un bel avantage, c'est que je puis rire des vieilles amours mensongères, et frapper de honte ces couples menteurs, — j'ai vu l'enfer des femmes là-bas ; — et il me sera loisible de posséder la vérité dans une âme et un corps.* »

Les « vieilles amours » sont prises dans le mensonge, avec la poésie et la philosophie. Pour l'une et pour l'autre, pour l'une par l'autre, l'amour fut toujours l'accomplissement même, et le savoir, et la médiation, et la vision éblouissante. Dans les *Illuminations*, il est question de celui qui « voulait voir la vérité, l'heure du désir et de la satisfaction essentiels ». Mais ici, plus de désir. Le futur n'est pas l'attente anxieuse et dévorante du désir, il est l'accueil de ce qui vient, comme une libéralité, comme une grâce, comme une surprise même : « il me sera loisible de posséder la vérité... ». Cette possession ne produira pas la « satisfaction » qui répond au désir. Pas plus que la vérité ne sera simplement « femme », comme elle n'a pas cessé de l'être pour la philosophie et pour la poésie, et comme la poésie, pour sa part, a toujours été femme, et corps, pour l'âme du philosophe.

Cela ne signifie pas que cette possession sera sans jouissance, ni que la vérité sera masculine. Et cela ne veut pas dire non plus que tout se résout dans l'indifférence. Mais dans cette possession, le sexe, l'amour, sera ce qu'il est avant d'être un sexe, et dans chaque sexe : sa propre dualité, sa propre division d'avec soi-même, cet « âme et corps » qu'est « le » sexe, ce toujours double sexe qu'un texte des *Illuminations* désigne, avec un évidente ambiguïté sémantique et sexuelle, sur le corps d'un jeune faune : « Ton cœur bat dans ce ventre où dort le double sexe. » Où dort le double.

L'amour sera double comme est double le lieu où jouir de la vérité finie : dans une âme et un corps. L'amour sera double, comme il est le lieu sans lieu où se touchent l'âme et le corps. Ils se touchent, ils ne s'unissent pas, ils ne se signifient pas. Ce n'est pas l'amour qui s'élève par médiations du corps à l'âme (chez Platon, et dans toute la philosophie, et dans toute la poésie), et ce n'est donc pas l'amour qui revient à soi et qui jouit de soi. « L'amour est à réinventer, on le sait. » est-il écrit dans la *Saison*. La vérité sera possédée, mais elle ne se possédera pas. Elle sera possédée *dans* une âme et un corps, et peu importe que cette âme et ce corps soient les miens, ou ceux de quelque autre — et de quel sexe : car « moi », la possédant, j'y serai pour finir possédé. « Moi ! moi qui me suis dit mage ou ange, dispensé de toute morale, je suis rendu au sol, avec un devoir à chercher, et la réalité rugueuse à étreindre ! » Je serai possédé de la vérité, de la double étrangeté de l'âme et du corps, sans médiation, sans savoir, sans images.

Le possesseur jouira, mais il sera joui — ce qui *est* jouir. « Oh ! les reins se déplantent, le cœur gronde, la poitrine brûle, la tête est battue, la nuit roule dans les yeux, au Soleil », dit un brouillon. Et *Adieu* : « Dure nuit ! le sang séché fume sur ma face (...) Le combat spirituel est aussi brutal que la bataille d'hommes. »

Y a-t-il encore ici un « poète » pour jouir des mots ? Il y a des mots qui jouissent de lui, les derniers mots. Étreinte de réalité rugueuse : la vérité n'y revient pas à *soi*, ni à aucun « moi ». Mais ce non-retour, venu du futur, cette inappropriation infinie, c'est la vérité. C'est la vérité de l'adieu. L'âme et le corps, l'amante et l'amant, le poète et le mot se disent l'un à l'autre adieu, lorsque l'unique vérité est possédée dans l'un et l'autre. Telles sont les amours qui ne seront plus vieilles, ni mensongères.

Et ce n'est pas la mort. (« Car l'amour et la mort est une même chose », répètent avec Ronsard poésie et philosophie.) « Les amis de la mort », dans *Adieu*, sont des « damnés ». Ce n'est pas la mort désirée comme inscription de l'impossible, comme une satisfaction du désir inapaisable, et comme la négativité médiatrice. C'est une affirmation, et une joie, la joie du futur qui vient : « Cependant, c'est la veille. Recevons tous les influx de vigueur et de tendresse réelle. Et à l'aurore, armés d'une ardente patience, nous entrerons aux splendides villes. »

Les villes sont modernes. Le « paysan » « rendu au sol » entrera aux villes. L'âme et le corps y seront feu et boue, associés et dissociés comme l'éclat et l'éclaboussure du monde moderne (« la cité énorme au ciel taché de feu et de boue », *Adieu* ; — plus tôt, Rimbaud avait écrit : « Qu'est-ce que ça peut faire à la putain Paris, / Vos âmes et vos corps, vos poisons et vos loques ? »). Les villes sont la vérité moderne, double, divisée, et ce qui s'offre, ce qui vient, et là où on possède. La vérité finie, infiniment finie, c'est celle où l'avenir se dépossède, ne faisant rien savoir, ne donnant rien à voir. Être moderne, c'est être au bord de cette vérité qui ne comporte pas de résolution.

Cela ne veut pas dire qu'elle n'appelle pas de révolution. Juste avant l'adieu, il est demandé : « Quand irons-nous, par-delà les grèves et les monts, saluer la naissance du travail nouveau, la sagesse nouvelle, la fuite des tyrans et des démons, la fin de la superstition, adorer — les premiers — Noël sur la terre ! » Mais la révolution exige l'adieu, et de se tenir, pas gagné, dans une veille qui ne perçoit rien, qui ne sait rien de son lendemain, et qui se sait seulement comme veille sévère, où les chants sont éteints, et les mots à leur fin. Demain, le veilleur sera joui par

l'aurore, par la joie de l'existence finie qui laisse le sens lui venir, sans « imagination » et sans « souvenirs ».

*

Mais si je dis que c'est une joie, et si Rimbaud le dit en retrouvant le mot et le futur du *Bateau ivre* (« Millions d'oiseaux d'or, ô future Vigueur... »), faudrait-il avouer que les derniers mots de la poésie sont encore de la poésie ? La ville elle-même, naguère, avait été « sacrée suprême poésie ». Faudra-t-il dire que le mensonge s'étende encore sur l'avenir ?

Manifestement — logiquement —, les mots de l'adieu sont encore des mots de poésie. Comment pourrait-il en être autrement ? Et tout aussi manifestement, ils sont de la philosophie, comme je l'ai dit. S'ils ne l'étaient pas, ils ne nous permettraient pas de les interpréter. Mais l'interprétation, ici, vient toucher à ceci : que l'âme et le corps ne s'interprètent pas l'un l'autre, et qu'ils n'ont pour « contenu » ou pour « sens » que la vérité absolue, future et dissociée en eux. L'interprétation vient toucher aux mots eux-mêmes.

Rimbaud (et, sans doute, toute grande « poésie ») ne défie pas l'interprétation par l'énigme ou le mystère (mode romantique de la surdétermination philosophique du poétique). Il la défie, il la mène à bout, par les mots, par un dépouillement patient et brutal de tous les mots.

« Car je puis dire que la victoire m'est acquise : les grincements de dents, les sifflements de feu, les soupirs empestés se modèrent. Tous les souvenirs immondes s'effacent. (...) Le combat spirituel est aussi brutal que la bataille d'hommes : mais la vision de la justice est le plaisir de Dieu seul. »

« L'hallucination des mots » de l'*Alchimie*, et les « naissances latentes » des *Voyelles* font face à la justice : les mots sont morts, la vie de poésie les a quittés, ils sont exposés morts, avalés morts et désormais pleins de présence dure, vive, insoutenable, où se tient, sans tenir, Rimbaud avec ses mots.

« Plus de mots. J'ensevelis les morts dans mon ventre. Cris, tambour, danse, danse, danse, danse ! Je ne vois même pas l'heure où, les blancs débarquant, je tomberai au néant.

Faim, soif, cris, danse, danse, danse, danse ! » (Mauvais sang)

A la fin, l'âme et le corps, les mots-limite qui disent la limite sur laquelle des mots, du langage en général, peuvent se former. Le langage est la médiation de l'âme et du corps. Les derniers mots suspendent cette médiation. La vérité dans l'âme et le corps est la vérité du langage en tant qu'elle ne lui appartient plus. Elle ne se laisse plus poétiser. C'est la langue impossible, arrachée au langage et à la vision, la langue à bout, mourant, naissant à bout, phrases n'articulant qu'un monstre de langue, une monstruation de rien d'autre qu'elle — sa voix qui ne parle pas.

« Ma camarade, mendicante, enfant monstre ! comme ça t'est égal, ces malheureuses et ces manœuvres, et mes embarras. Attache-toi à nous avec ta voix impossible, ta voix ! unique flatteur de ce vil désespoir. » (Phrases)

La limite des derniers mots — l'adieu —, cette limite qu'ils tracent d'eux-mêmes à leurs pouvoirs, à leurs magies, à leurs sens de mots, est la limite même où l'âme et le corps se détournent en se touchant. C'est la même limite que celle où poésie et philosophie se rejettent en se désirant et en s'identifiant ; et c'est la même limite que celle où la possibilité des mots, du *dire*, se sépare de ce qu'elle dit elle-même à venir : la vérité.

Les derniers mots — ne cherchons plus à dire s'ils sont de poésie, de philosophie, ou des deux : ils ne sont, en tout cas, d'aucune autre langue. Ils sont précisément *déjà* ce qu'ils seront : *plus de mots*. Ils sont ce qu'ils seront ; c'est-à-dire, ce qu'ils ne sont pas du tout, et les mots peut-être sont ou seront toujours autre chose que des mots. Les derniers mots sont les mots de l'ultime possibilité des mots, qui est à la fois la dernière, la plus haute, et la plus infime. Ce sont les mots de l'à *venir* : l'à venir infini, fini, d'un adieu, d'où ils viennent, venant à nous pour se laisser prononcer, interpréter, chanter et toucher.

« *Il est l'amour, mesure parfaite et réinventée, raison merveilleuse et imprévue, et l'éternité : machine aimée des qualités fatales.* » (Génie)

Mais *dans* ce futur, dans l'éternité de cet à venir, éternel en effet car il vient hors du temps, il vient au temps hors du temps, dehors du temps dont le temps se trame, les mots n'ont pas déjà eu lieu. Les mots viennent de là où les mots n'ont pas cours, ni en tant que mots de la vision, ni en tant que mots de la signification. Plus de mots : toujours plus, jamais plus.

« *Elle est retrouvée !
— Quoi ? — l'Éternité.
C'est la mer mêlée
Au soleil.* »

Il n'y a là aucune mystique poético-philosophique de l'ineffable. Rien n'est ineffable. Rimbaud, surtout, ne dit rien de tel. Tout ce qui est vient aux mots, vient à plus de mots. Et c'est pourquoi l'éternité, sans cesse, est retrouvée. Mais elle est retrouvée dans l'adieu, comme l'adieu. Car cela vient de cet ailleurs que les mots disent, et, en le disant, font chaque fois venir de plus loin encore. Les mots ne cessent pas de s'*excrire* dans cet ailleurs toujours à venir. Si la « poésie » veut dire la volonté de réinscrire cette excription, il faut dire adieu à la poésie.

Mais si la poésie ne veut pas dire cela, si elle ne *veut* plus rien dire (sans vouloir dire encore le mystère, l'arcane, ou le n'importe quoi), et parle encore, dit ses derniers mots, alors elle dit : adieu.

*

« Une âme et un corps » : c'est l'union, c'est le système par excellence, qui ajointe dehors et dedans, ailleurs et ici, c'est l'animation et l'incarnation dans leur réciprocité parfaite. Mais c'est aussi bien chaque fois, dans le *et*, une ponctualité où la conjonction se suspend : poésie déposée.

Poésie et pensée, depuis que ce partage de mots existe, depuis le début de leur conjonction/disjonction, sont la volonté infinie de s'exprimer l'une l'autre, tour à tour corps et âme de l'une et de l'autre. L'adieu les immobilise sur leur partage : l'une et l'autre sont au bord de là d'où elles viennent, ne cessant de venir et n'arrivant jamais qu'à ce même bord. C'est le bord de quelque chose qui ne dépasse pas les mots ainsi que le ferait un autre langage, superbe et sublime, ni à la manière d'un silence ineffable, mais quelque chose comme cette *chose* — la « chose même », pourquoi pas ? — que la vérité seule habite, et où elle est à posséder. Cela n'est plus affaire de poésie, ni de philosophie. C'est une autre exposition des mots. Poésie exposée.

« Posséder la vérité dans une âme et un corps » sont les mots les plus amples et les plus simples, qui contiennent pour nous tous les secrets du langage et de la pensée, de la poésie et de la philosophie, de l'art et de l'amour. Avec ces mots, tout est dit. Rimbaud n'a pas choisi par hasard, pour derniers mots de l'*adieu*, les mots définitifs. Mais il les tourne au futur, il les expose à leur provenance, à plus de mots, et de façon définitive.

« Moi, je ne puis pas plus m'expliquer que le mendiant avec ses continuels *Pater* et *Ave Maria*. *Je ne sais plus parler!* » — Prière inexplicable.

Rimbaud parle, pour finir, sans en parler et sans plus parler, de ce qu'on pourra nommer indifféremment la chose, le réel, l'existence — de ce qu'on ne nommera pas, et que les mots excrivent. Dire « l'âme et le corps », c'est dire ce « réel » en tant qu'il ne s'approprie pas, jusque dans sa possession. Qui jouit, de l'âme et du corps ? Et qui, des deux, jouit de l'autre ? — Mais jouir, c'est être joui de la joie singulière de leur division.

L'adieu est l'adieu des mots aux mots, et leur excription dans cette division. Les mots finissent comme ils ont commencé, et comme ils commenceront : s'écrivant hors des mots, dans la chose, la vérité, le revers de leur écriture. Cela sur quoi l'écriture, pour finir — et elle finit sans cesse, elle le doit, et « Rimbaud » est le savoir de ce devoir —, se retourne et s'excrit d'elle-même.

Sur ce bord, l'adieu se fait entendre. Mais il n'a pour tâche que de nous transporter sur ce bord, et jamais sur un autre bord : il n'y a rien à passer. « Poésie » voulait dire : passage aux « nouvelles fleurs, nouveaux astres, nouvelles chairs, nouvelles langues ». Sur ce bord, au contraire, nous sommes exposés à la venue des mots, des mêmes anciens mots, qui ne viennent d'aucun mot et ne mènent à aucun autre. Mais ils viennent du futur de l'existence finie, et avec lui, de cette liberté par la grâce de laquelle « il me sera loisible de posséder la vérité ». Cette vérité *va*, en m'apportant les derniers mots, les mots qui sont toujours derniers, elle *va* me libérer de parler. *Je ne puis plus parler* : cela arrive, cela arrive toujours, prière inexplicable.

*

Derniers mots écrits par Arthur Rimbaud (au Directeur des Messageries Maritimes, Marseille, 9 novembre 1891) : « Je suis complètement paralysé : donc, je désire me trouver à bord. Dites-moi à quelle heure je dois être transporté à bord... »